

— Le malheureux ! il devait finir comme son père.

— Oui, comme son père, qui a assassiné la vicomtesse de Borianne, dont le mari et le fils sont devant vous !

Césarine releva fièrement la tête.

— Qui prétend cela ? demanda-t-elle.

— Moi ! fit Hector de Borianne.

— Moi ! répéta Maxime.

Briollet se plaça devant elle.

— Je vous en prie, messieurs, laissez-moi l'interroger.

Se retournant vers l'accusée :

— Dites nous ce que vous savez et nous ferons l'impossible en faveur de votre fils. Vous n'avez pas affaire à des juges, mais à un père qui réclame sa fille, à un père qui réclame sa sœur. Rose n'est pas votre enfant, avouez-le ?

Elle se laissa tomber à genoux et tendant des mains suppliantes :

— Rose n'est pas ma fille ; mais je lui ai sauvé la vie.

— Et sa mère, qu'en avez-vous fait ? demanda d'une voix terrible le vicomte.

— Elle a succombé à une maladie de poitrine.

— Dans votre auberge ?

— Oui. Mon mari s'est emparé de l'argent qu'elle avait sur elle. Il voulait tuer l'enfant ; je l'en ai empêché. C'était moi qui nourrissais Rose.

— Et votre enfant, qu'est-il devenu ?

— Ma fille est morte le même jour que la dame.

— Et Rose l'a remplacée ?

— Oui, je n'avais que ce moyen de la sauver. Combien de fois, depuis, je l'ai protégée contre mon mari !

Et comme Hector de Borianne s'avavançait sur elle :

— Tuez-moi ! s'écria Césarine ; mais vous ne m'en devrez pas moins la vie de votre enfant.

Briollet s'interposa encore :

— Pourquoi, lui demanda-t-il, n'avez-vous pas dénoncé votre mari ?

La Rassajou ne répondit pas.

— Qu'avez-vous fait des cadavres ?

— La dame et mon enfant reposent l'un près de l'autre dans le jardin, sous le bâtiment neuf.

— Vous n'ignoriez pourtant pas qui était la mère, d'où elle venait ?

— Si, monsieur.

— Allons donc ! elle vous avait donné une lettre à expédier au comte de Borianne ; cette lettre, vous l'avez détournée !

— Je ne savais pas lire. J'ai appris en prison et, graciée au bout de dix-neuf ans, j'ai couru à Genty-les-Loups chercher la lettre. Si j'avais pu la lire autrefois, je l'aurais envoyée coûte que coûte. J'ai cru sauver mon mari et je l'ai perdu ; car, trois ans plus tard... Vous savez le reste. Pitié, mon Dieu !

Briollet implora du regard les Borianne.

Maxime, qui n'avait pas encore prononcé une parole, s'écria :

— La lettre de ma mère indique en effet qu'elle était à toute extrémité : mais rien ne prouve qu'elle n'a pas été victime d'un empoisonnement.

La Rassajou se redressa.

— La preuve, déclara-t-elle, je l'ai ! Elle existe dans une seconde lettre que j'ai conservée et que je vous aurais adressée, comme l'autre, avant de disparaître pour toujours.

— Allons la chercher. Je vous accompagne.

Quelques instants après, le vicomte de Borianne était en possession de la seconde lettre de sa femme. Ce billet daté du 25 novembre 1871, était ainsi conçu :

" Hector,

" Pour te punir de tes infâmes soupçons, je voulais mourir avec mon secret. Je n'en ai pas le courage.

" La phtisie m'étreint et m'a réduite au point que tu ne pourrais me reconnaître. Elle m'emportera d'un instant à l'autre.

" Hector, je suis innocente ! La lettre que tu as trouvée en ma possession ne m'était pas destinée. J'aurais dû te le prouver ; mais, outre que je ne voulais pas trahir le secret de ma bienfaitrice, j'étais révoltée dans ma dignité d'honnête femme. Je suis partie, désespérée, décidée à en finir avec l'existence. Je me suis jetée dans la Seine, après m'être débarrassée d'une partie de mes vêtements. Un inconnu m'a sauvée et ramenée dans Paris. Il n'accepta aucune récompense ; mais, sur ma prière, il me jura qu'il ne révélerait à personne son acte de courage.

" J'étais résolue à disparaître.

" Hector, la lettre qui m'a perdue était destinée à ta sœur. Celui qui la écrite, tu le connais. A quoi bon te le nommer ! Blessé à la bataille de Buzenval, il avait été transporté à l'hôtel de Choiseul, transformé en ambulance. C'est là que ta sœur, malade et alitée, m'envoya prendre de ses nouvelles.

" J'ai trouvé le blessé à l'agonie. Dans un dernier effort, il me remit sa lettre... pour elle !... Et tu as cru qu'elle m'était destinée ! Tu as pu le croire !

" Ton ancienne jalousie s'était réveillée. Souviens-toi : quand tu

m'as connue simple institutrice chez ta sœur, tu t'imaginais déjà que j'aimais cet officier. C'était le fils d'un ami du marquis de Parieu, qui avait en lui pleine confiance. Il fréquentait assidûment la maison et, dans ma simplicité, je n'y voyais rien de suspect.

" Enfin, tu reconnus ton erreur. Je t'aimais secrètement, lorsque tu te déclaras. Il m'en coûta beaucoup de te voir lutter contre les préjugés de ton père. Notre mariage en fut attristé. Le bonheur vint quand même avec notre cher Maxime, que je ne n'aurai la consolation d'embrasser avant de mourir.

" Hélas ! cher Hector, j'étais mère pour la seconde fois lorsque j'ai quitté Tours pour te rejoindre à Paris, où le gouvernement de la Défense nationale t'avait envoyé en mission pendant le siège.

" Le hasard te fit savoir ma visite à l'ambulance. Tu ne m'as pas laissé le temps de m'expliquer. Tu m'accusais sans preuves, et avec quelle violence ! Tu m'as réclamé la lettre, dont tu connaissais l'existence, tu t'en es emparé brutalement, tu as levé la main sur moi, tu m'as frappée, et je me suis enfuie.

" L'enfant est venue au monde bien portante. Je ne l'ai point déclarée. Tu l'appelleras Rose.

" J'avais contracté le germe de ma maladie durant la nuit terrible où je me suis jetée à l'eau et où je suis rentrée, glacée, à Paris. Je me sentais bien perdue et je résolus de conduire mon enfant à Virmont, dans la Haute-Loire, de la confier à une femme sûre, qui avait été domestique dans ma pension.

" Je suis partie du Puy en voiture pour Virmont. Une tempête de neige a éclaté durant le trajet, et j'ai échoué, mourante, à moitié chemin, dans une auberge de Genty-les-Loups.

" Je suis chez de braves gens qui m'ont prodigué les soins les plus empressés. La femme de l'aubergiste, nommé Rassajou, qui nourrit sa fille, âgée de quinze jours, comme la nôtre, a ranimé Rose. Elle l'a prise de suite en affection et je t'engage à la lui laisser.

" Accours au reçu de cette lettre. Peut-être me trouveras-tu encore vivante.

" Pour écrire cet adieu suprême, j'y dû m'y reprendre à quatre fois. Cette nuit sera sans doute ma dernière. Adieu je te pardonne."

Pendant que le vicomte lisait sa condamnation, Maxime le vit pâlir et rougir tour à tour. Le jeune homme comprit que ce billet d'outre-tombe était la justification de sa mère.

Hector ne put réprimer un sanglot. Tendant la lettre à son fils :

— Lis, il le faut, et puisse-tu me pardonner, toi aussi !

Cette lecture achevée, Maxime se précipita dans les bras de son père.

— Nous vivrons, lui dit-il tout bas, pour réparer le passé et assurer le bonheur de Rose.

Pierre Sorlac avait entendu ces derniers mots. Lui aussi se promit de leur adoucir l'amertume des souvenirs.

Briollet s'était tu pendant cette scène tragique.

Césarine demeurait le front courbé, abîmée dans sa douleur.

— Pourquoi, lui demanda le reporter, n'avez-vous pas envoyé la première lettre ?

— Mon mari l'avait détournée. Il fit de même pour la seconde lettre. Plus tard, je les retrouvai toutes deux et je les cachai.

— Sous le papier de tenture de votre chambre à coucher ?

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez rien de plus à révéler ?

— Rien.

— Césarine Rassajou, il faudra renouveler ces aveux devant la justice, afin de rétablir l'état civil de Rose de Borianne. La prescription vous couvre. Vous n'avez rien à craindre.

— Oh ! fit-elle, je donnerais ma vie pour réparer le passé.

— Bien. Vous êtes libre. Voulez-vous voir votre fils ?

Elle hésita une seconde.

Puis, avec un accent déchirant :

— C'est inutile : Jacques me hait et, moi, je ne puis plus que le plaindre et demander pitié pour lui.

Elle se retira chancelante.

Les Borianne tenaient enfin la vérité et Rose ne devait point tarder à retrouver un père qui, à force de tendresse, saurait mériter son pardon.

LXX -- CHATIMENT

Donc, Jacques Brémond avait été confié à la garde de l'ex-caïd de R'hat.

Il gisait pieds et poings liés, sur un tapis, le visage tourné vers la muraille.

Tel était son désespoir, son accablement, qu'il se refusa, de toute la journée, à prendre aucune nourriture.

Le soir, seulement, il demanda à boire.

François lui délia un bras, disant d'un air goguenard :